

Le maître du logis la prit, lut attentivement, vérifia la signature et le cachet avec une minutie attestant que, dans les questions d'affaires, il faisait assez peu de cas des susceptibilités des plus hauts personnages.

—Oui, monseigneur, ce papier est bon, dit-il avec un redoublement d'humilité, et je suis à votre disposition.

—Et aurais-tu payé également, sur cette signature, une somme plus forte ?

—Une somme dix fois, cent fois plus forte, oui, monseigneur... si toutefois une pareille quantité de numéraire pouvait se trouver dans ma pauvre demeure, corrigea le juif avec les habitudes de sa race.

—Sais-tu qu'il s'agirait en ce cas d'un véritable trésor ?

—Monseigneur, c'est pourquoi j'ai dit qu'une pareille somme ne pourrait jamais se rencontrer chez moi. J'ai à peine assez pour faire face à mes petites affaires et obliger de loin en loin quelque honorable gentilhomme comme vous.

Ce mot "honorables" passa entre les lèvres minces de l'Israélite ainsi qu'un sarcasme honteux.

Cet homme savait donc ce que signifiait sa venue.

—Eh bien ! fit alors le visiteur, qu'il signifiait de sommes telles que le chiffre portée sur ce papier ne fût qu'un jeu d'enfant à côté ?

Le juif le regarda, en face avec ses yeux en vrille.

Et d'une voix lente, pesant ses mots, en homme qui connaît tout le poids de ce qu'il va dire :

—Monseigneur, il est certains signes qui valent à nos yeux le cachet d'un trésor royal. Et le moment venu, ce qui n'existera pas dans mon logis, je le trouverai chez mes frères.

Il compta, en or d'Ecosse, le premier salaire d'infamie touché par lord Rosberg, celui qui allait lui permettre d'en corrompre d'autres à son tour.

Lord Rosberg sortit alors, gagna des ruelles désertes et se dirigea côté de sa demeure en se détournant à plusieurs reprises afin de constater qu'aucun espion de la reine ne l'épiait.

Il rentra chez lui par la porte dérobée, comme il en était sorti.

Et, s'étant enfoncé dans un seul cabinet, il se déchargea du lourd poids du sac d'or que le juif lui avait remis.

Et le posant en un coin de la table sur laquelle était étalée la carte de l'Ecosse, il considéra encore, d'un regard pesant, les étroites limites du duché de Rosberg.

—Oh ! je les élargirai bien, gronda-t-il d'une voix sourde, j'élèverai ce duché à la hauteur d'un royaume, dusses-tu payer cette élévation de ta tête, aveugle Marie Stuart, qui m'a dédaigné et que j'aurais servie pourtant et aimée avec un tel dévouement !

LXXXVIII — UN ENNEMI CACHÉ

La trahison de lord Rosberg ne devait pas tarder à porter ses fruits. Les soldats du corps de secours destiné à aller rejoindre la petite armée du chevalier d'Avenel avaient été casernés en partie dans un ancien couvent de récollets dans les moines avaient été chassés dans les premiers emportements de la Réforme.

Brusquement, et sans cause apparente, une grave mutinerie éclata parmi eux.

Les officiers se trouvaient seuls auprès de leurs hommes.

Ils se joignirent à eux, et leurs bandes se répandirent par la ville en criant, réclamant une arriéré de solde, qui leur était plus ou moins légitimement dû.

Ils arrivèrent ainsi devant le palais de la reine.

Marie Stuart attirée à la fenêtre par leurs vociférations, pâle et le sourcil contracté, vit passer leurs bandes hulantes.

La fille des Stuarts appuya sa main sur son sein dans une angoisse douloureuse, horrible.

Ces cris, cette menace venaient de lui rappeler un songe qu'elle ne pouvait se remémorer sans frémir : elle s'était vue agonisée devant un billot, et le bourreau brandissait sa hache au-dessus de sa tête dans un geste foudroyant.

Elle se retira, tandis que les mutins s'entassaient devant le palais, l'accablant d'injures et d'imprécations.

Mac-Sweeny se trouvait dans une aile écartée de la vieille résidence des Rois d'Ecosse.

Ces rumeurs parvinrent jusqu'à lui.

Il accourut, se montra. Cinq ou six des mutins, des meneurs, cédèrent l'outrager.

La route de l'indignation monta au visage du vieux soldat. Il tira son épée, et se fit s'avancer, bravant cette tourbe déchaînée.

Devant sa décision, quelques-uns, de ceux qu'on avait entraînés, s'interposèrent.

Insulter le noble guerrier dont le corps couvert de cicatrices attestait les faits d'armes : c'était comme un sacrilège.

De leur côté, les gardes voyant leur chef menacé, étaient sortis. Les plus acharnés reculèrent.

Et bientôt la cohue armée et toujours hurlante s'éloigna, s'enfonçant dans la ville, allant y porter le trouble de la terreur.

Des émissaires coururent rendre compte à lord Rosberg de ce qui venait de se passer.

—Allons, murmura-t-il avec une sombre joie, la Stuart doit voir, à cette heure, que je suis moins à mépriser qu'elle ne se le figurait.

Et se souvenant qu'il était gouverneur de la capitale, il monta à cheval, en apparence pour aller faire rentrer les mutins dans l'ordre, ayant bien soin de se rendre là où ils ne se trouvaient déjà plus.

Mac-Sweeny, après avoir établi des postes au dehors, afin d'empêcher le retour des scènes douloureuses qui venaient de se produire, se rendit auprès de la reine.

La tristesse empreinte sur les traits du vieux serviteur traduisait mieux que des paroles le chagrin qu'il ressentait de l'affront infligé à sa souveraine.

—Merci, brave capitaine, prononça Marie Stuart, en lui tendant sa main blanche autant que l'étaient ses traits décolorés, cette main si belle et si délicate sur laquelle il appuyait ses lèvres en tremblant.

Et, paraissant continuer une pensée déjà commencée, secouant sa tête gracieuse courbée par l'affection :

—Je sais, je comprends d'où est parti le coup. Il se venge. Mon cœur saigne, ce cœur de reine impuissante et mourante ; et c'est l'Ecosse qui souffre !

Mais cette mutinerie ne pouvait suffire aux projets de lord Rosberg.

Marie Stuart apprit bientôt qu'une partie des soldats avaient gagné la campagne, allant rejoindre les seigneurs rebelles.

En même temps que ses troupes l'abandonnaient, le vide se faisait rapidement autour d'elle.

Les incitations de Rosberg et l'or du juif Leevi, qu'il répandait à profusion, produisaient leur effet.

Marie Stuart, comprenant la nécessité de soustraire à des influences hostiles le peu de troupes qui lui restaient fidèles, ou que Mac-Sweeny était parvenu à ramener dans la voie du devoir, résolut de les éloigner d'Edimbourg.

Les agissements de lord Rosberg n'étaient plus un secret pour elle.

Elle hésita pourtant à le dégrader, à le dépouiller de son titre de gouverneur d'Edimbourg, car c'était le jeter ouvertement dans le camp des revoltés.

La reine décida alors le départ immédiat de ce qui lui restait de soldats pour le camp de Pleackwars ou le gouverneur s'éloignait sans action sur eux.

Julien et son compagnon, l'ancien pirate, étaient demeurés à l'Ancre d'Espérance, attendant l'ordre du départ pour aller rejoindre Walter d'Avenel.

Mac-Sweeny, ayant reçu les ordres de sa souveraine, se rendit immédiatement au couvent où étaient retournés les débris des compagnies encore fidèles.

Attendre plus longtemps, c'était voir se fondre les restes de cette armée, qui, en allant donner la main au chevalier d'Avenel, permettrait peut-être de sauver la monarchie ; attendre plus longtemps, c'était le chevalier de la reine écrasé par les forces ennemies coalisées contre lui.

Le vieux guerrier fit donc sonner immédiatement les clochettes pour le rassemblement, et donna ainsi le signal du départ.

Un instant après, l'armée était dans la campagne, en marche vers vers le camp.

Quand lord Rosberg apprit cela, il devint pourpre de colère.

Cette décision de Marie Stuart, cette rapide initiative du fidèle capitaine, menaçait ses plans.

Il vit Mac-Sweeny et Walter d'Avenel battant les rebelles, ses complices, il les vit reparaissant vainqueurs dans Edimbourg et lui faisant expier sa trahison par la perte de la liberté et peut-être de la vie.

Il résolut de frapper un coup décisif, de frapper à la tête.

Le malheureux n'hésitait même plus devant un crime de lèse-majesté.

Mac-Sweeny, avons-nous dit, était parti à la hâte.

Il n'avait même pas avisé quelques-uns de ses officiers, ni Julien, ni Jock.

Les soldats du vieux capitaine avaient quitté la ville depuis plusieurs heures, lorsque le fils de Walter d'Avenel en fut instruit par Jock.

—Le capitaine ne nous a pas prévenus, gémit le jeune homme. Douterait-il de nous ?

Le matelot, qui avait recueilli le propos qui avaient cours dans l'Académie, le rassura.

Il lui apprit l'arrivée du capitaine des gardes à l'ancien couvent et le départ immédiat de sa garnison.

—En ce cas, mon devoir est d'aller me mettre à la disposition de la reine, déclara Julien.